LES MONTAGNARDS,

OU

L'ÉCOLE DE LA BIENFAISANCE,

COMÈDIE EN UN ACTE,

EN PROSE MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR *J. B. PUJOULX*

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la rue Feydeau, le seize Fructidor, de la Deuxieme année de la République

---

Qui fait chérir les Mœurs, fait chérir la Patrie.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique et d'Estampes, rue Honoré vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, et au Théâtre de la rue Feydeau.
Et Chez DENNÉ et CHARON, Passage rue Feydeau.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CANDOR, Instituteur.	*Le C. Poitevin Rézicourt.*
DENISE, Vieille gouvernante.	*La C. Hédoux.*
GERVAIS, porteur d'eau.	*Le C. Juliet.*
GERVAIS Fils, Enfant Ramonneur.	*La C. Rosette Gavaudan.*
CADET, jeune Montagnard.	*La C. Sainte Avoye.*
PIERRE, jeune Montagnard.	*Le C. Gavaudan.*
PIERRETTE, Ravaudeuse. Sa Femme,	*La C. Meunier.*
ANTOINE, Frotteur.	*Le C. Plattel.*
LUC, Charbonnier.	*Le C. Prévost.*

Douze ou quinze autres Citoyens des Montagnes de la ci-devant Auvergne ayant divers états à Paris.

La Scéne est à Paris chez le citoyen Candor

Le Théâtre repréſente une ſalle boiſée, décorée, de deux grands Tableaux des Droits de L'homme, & de la Conſtitution.

Deux petites tables dans le fond, & deux autres plus longues ſur les côtés forment un fer à cheval avec des paſſages au milieu & aux angles comme dans les écoles d'écriture, il y a des bancs & des tabourets; devant les tables. La porte d'entrée eſt au milieu dans le fond ſur le devant, il y a des portes qui donnent dans le reſte de l'Appartement.

Digitized by Google

LES MONTAGNARDS,

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

DENISE, *seule.*

(Au lever de la toile, elle place les livres, les cahiers d'écriture, de calcul sur les tables.

Air: Je me compare avec Louis.

Finissons . . . Candor va rentrer.
Je ne fais rien, et je me presse.
Là, je sens un poids qui m'oppresse;
Cependant je ne puis pleurer.
Je n'ai ni force, ni courage.
Il a quelques chagrins, je gage:
Il est si bon, (*bis*) mon cœur les partage. (*bis*)

Non, il n'a plus cette gaîté franche, naturelle. Ah! c'est aux questions que me font ceux qui le connoissent, qu'on voit que ce brave homme est aussi estimé, aussi chéri qu'il est digne de l'être. « Mère Denise, me disoit » ce matin le voisin, votre bon citoyen Candor n'est » plus le même. Hier il passa devant chez nous; vous » savez comme il aime les enfans! mon fils, mon petit » garçon courut à sa rencontre, comme à l'ordinaire; » il le repoussa d'abord involontairement; puis il le prit » dans ses bras avec contrainte, l'embrassa comme avec » peine, détourna la tête, porta sa main à ses yeux, et » passa son chemin sans nous regarder ». (*elle essuye une* » *larme*). Oh! le voisin a raison, ce sont des preuves de tristesse, de malheur; car il n'est pas fier, et il faut qu'il

soufire beaucoup pour paroître insensible. Je suis décidée à le forcer de me dire aujourd'hui, ce matin même, la cause de ce changement; il y a douze ans que je suis près de lui, et j'ai des droits à sa confiance.

(On sonne fort à la porte du fond).

SCENE II.

DENISE, CADET.

CADET, *entr'ouvrant la porte.*

Air : *Monsieur de la Palisse est mort.*

SUis-je chez l'citoyen Candor ?

DENISE.

Qui s'annonce de la sorte ?

CADET.

Oh ! si je me trompe encor,
J'vais sonner à l'autre porte.

DENISE.

Même Air.

Non. Entrez, il est sorti ;
Mais vous prendrez patience . . . .

CADET.

Ah ! ben, s'il n'est pas ici,
Je n'puis pas lui parler, j'pense.

DENISE.

C'est tout simple ; mais il ne tardera pas à rentrer, et en attendant, je pourrai peut-être répondre à ce que vous desirez de lui. Voyons.

CADET.

Air : *Veut-on un vin délicieux ?*

J'viens ici chercher de l'esprit ;
J'en ai bon besoin, à ce qu'on dit.
Jarni, de m'instruire je grille :
J'pront'rai tant, comptez là-d'sus,
Qu'on n'me r'connoîtra bientôt plus,
Même dans ma famille.

DENISE.

Vous avez mal compris ce qu'on a voulu vous dire ; ce n'est pas de l'esprit qu'il donne, mais de l'instruction.

CADET.

D'l'instruction ou d'l'esprit, c'est à peu-près tout comme parce que ceux qui disent qu'ils savent tout, et qui parlent toujours, ne passent jamais pour des bêtes.

DENISE.

Eh bien ! il ne donne ni de cet esprit, ni de cette instruction-là. Le Citoyen Candor n'enseigne à ceux qui viennent journellement ici, qu'à aimer leurs semblables, à leur être utile, en un mot, à connoître ses droits, et à remplir ses devoirs.

CADET.

Oh ! n'faut pas grand'science pour ça.

DENISE.

C'est ce qu'il dit; et comme la lecture et l'écriture sont utiles dans beaucoup d'états, il leur enseigne à lire et à écrire, ce qui les met à même de s'instruire des loix sous lesquelles ils vivent : parce que, dit-il, on n'aime et on ne respecte sincèrement que ce qu'on connaît bien.

CADET.

Ça, c'est ben vrai.

DENISE.

Il y a environ douze ans que la mere d'un jeune homme qu'il avoit élevé à sa satisfaction, lui donna une penfion; et je puis dire qu'il ne reçut ce bienfait d'un riche, que pour le rendre aux malheureux.

CADET.

Mais dit'moi donc pourquoi il n'reçoit ici qu'des habitans des montagnes d'la ci-devant Auvergne ?

DENISE.

Parce que son temps ne suffirait pas pour donner des leçons à tous ceux qui voudraient en recevoir de lui ; forcé de restreindre ses leçons, ses occupations à sa petite fortune et à ses forces, il préfère de les destiner particulièrement à des hommes qui sont obligés de cher-

cher leur subsistance dans leur industrie. Tenez, voici ses propres paroles : les habitans des campagnes semblent naître agriculteurs, et quand la terre qu'ils habitent se refuse a leur travail, c'est à l'homme sensible à seconder les vues de la Nation, en tachant de les mettre à même de se dédommager de cette erreur de la nature.

CADET.

Faut que ce Citoyen ait ben d'l'esprit, car vous qui n'êtes qu'sa gouvernante, vous n'êtes certainement pas une. . . .

DENISE.

Je ne vous répète que ce que je lui entends dire chaque jour.

CADET.

Savez-vous qu'il est aussi connu, et peut-être aussi aimé dans ces montagnes là-bas, qu'à Paris? J'suis parti d'Saint-Sandoux, il y a quinze jours, et c'est-là qu'on m'a donné son adresse.

DENISE.

Air : *Ronde saintongeoise.*

Eh ! comment vous nommez-vous ?

CADET.

Cadet, pour vous plaire.
On m'appell', ben aussi l'Doux,
Mais c'est l'nom d'mon père.

DENISE.

Cadet le Doux?

(On entend sonner neuf heures à une pendule)

CADET.

Oh ! mon dieu, déjà si tard? J'ne peux pas l'attendre, c'te horloge m'avertit qu'j'ai une commission pour c'te heure là; car faut qu'vous sachiez qu'dès le lendemain d'mon arrivée à Paris, j'ai trouvé, sur ma bonn'mine, une place.

DENISE.

Et où donc?

CADET.

Au coin d'la rue du Roule. J'reviendrai.

DENISE.

C'est aujourd'hui jour de repos, mais vous savez que pour les gens de peine, l'étude est un délassement : la leçon commencera bientôt.

CADET.

C'est bon. On dit qu'on y reçoit des écoliers d'tous les âges, et qu'il n'en coûte rien; ça n'est certainement pas cher.

DENISE.

Rien ! on vous a trompé.

Air : *Pauvre Jacques.*

Les braves gens sont toujours bien reçuss
Les pauvres ont la préférence.
S'il leur donne des talens, des vertus,
On le paye en reconnoissance.

CADET.

C'te monnoie-là est à la portée d'tout l'monde, c'cher homme !

Air : *On doit soixante mille francs.*

J'aurais ben voulu lui parler,
Mais j'suis forcé de m'en aller;
C'est ce qui me désole. (*bis*)
Près de vous je l'ons attendu;
Et j'dis. . . ce n'est pas du temps perdu,
C'est ce qui me console. (*bis*)

(*Il sort*).

SCÈNE III.

DENISE, *souriant.*

Il est galant. Si le Citoyen Candor eût été ici, sa naiveté et sa franchise l'auraient peut-être un peu distrait. Je crois entendre . . . on monte. Justement c'est lui qui rentre, éloignons-nous. (*Elle va pour sortir à droite, et s'arrête, voyant la douleur de Candor*).

SCENE IV.

DENISE, CANDOR.

CANDOR, *se croyant seul.*

Air : *que le bel âge de l'enfance.*

AH! j'ai perdu toute espérance.
Plus de plaisirs, plus de bonheur.
O douce et pure jouissance,
Tu fuis pour jamais de mon cœur !

DENISE *à demi voix, approchant un peu.*

Je n'entends rien. Que dois-je craindre ?

CANDOR.

Hélas ! je m'oubliois pour eux.
Et je serois bien moins à plaindre,
Si j'étois le seul malheureux. (*bis*)

DENISE *soupirant avec douleur.*

Ah!

CANDOR.

Comment, Deniſe, vous m'écoutiez !

DENISE.

Le ſecret que vous cherchez à me cacher devroit peut-être m'appartenir, & j'ai cru que sans bleſſer...

CANDOR.

Ce ſecret., ... Eh bien! Deniſe vous l'apprendrez aujourdh'ui, ce matin même ; en attendant je ne veux pas troubler mes occupations ordinaires.

DENISE.

Sans doute vous auriez pu avant...

CANDOR.

Laiſſez, laiſſez. Je ſuis faible, j'ai des devoirs à remplir. Ma tête, mon cœur ont beſoin... Deniſe vous le ſaurez. (*A part.*) Trop-tôt.

DENISE.

Je me tais.

CANDOR.

Est-il venu quelqu'un ?

DENISE.

Oui, un Jeune montagnard, auvergnat, qui vous est adressé pour entrer dans votre école gratuite. Il reviendra.

CANDOR, *vivement.*

Il reviendra ?

DENISE.

Ne m'avez-vous pas dit ? . . .

CANDOR, *se reprenant.*

Oui, oui, Denise, j'ai tort.

DENISE.

Avez-vous passé ...pour ces livres que vous vouliez donner à vos élèves?

CANDOR.

Je les ai parcourus ; mais jusqu'à ce que l'autorité nationale ait désigné les ouvrages élémentaires, mes élèves ne liront que les droits de l'homme.

CANDOR.

La plupart les savent par cœur, et tous les comprennent parfaitement.

CANDOR.

Cela ne m'étonne pas. Ces bons habitans des montagnes sont par leurs mœurs trop près de la nature, pour ne pas sentir facilement le code pur et immuable qui en est émané. . . . Ecoutez : Pierre viendra vraisemblablement ce matin. Je lui avais promis cinquante francs pour l'aider à s'établir avec sa jeune épouse.

DENISE.

Je le sais. Eh bien ?

CANDOR.

Eh bien, Denise . . . je ne puis . . . en ce moment, lui donner . . . une petite somme que je comptais recevoir.

DENISE.

Il attendra. Je me charge de le lui dire ; d'ailleurs, c'en

un don, et réellement il n'y a que vous qui regardiez cela comme une dette. Il y a des gens qui ont plus de fortune que vous, et qui, loin de l'employer de même, se font encore un revenu de l'espèce d'instruction. . . .

CANDOR.

Cela se peut; mais je crois que ma manière d'instruire diffère autant de la leur, que le genre de payement que nous en recevons.

Air *Vaudeville de l'Officier de fortune.*

Ces précepteurs de l'innocence,
Dont les soins sont si bien vendus,
Ont toujours assez de science,
Et n'ont jamais trop de vertus.
Mais pour remplir le ministère,
Qui fait le bonheur de mes jours,
Il falloit pouvoir, en bon père,
Aux talens joindre des secours. } (*bis*)

DENISE.

Oh! oui, vous tenez bien de famille à ces pauvres montagnards.

CANDOR.

Même Air.

Ainsi j'ai su, par ma constance,
Les conduire. . . O touchant espoir!
Par l'attrait de la bienfaisance,
Au saint amour de leur devoir.
Ah! je suis trop payé d'avance;
Ils ont des vertus et des mœurs;
Dans mon cœur est ma récompense.
DENISE. } (*bis*)
Dites plutôt dans tous les cœurs.

(On entend des souliers ferrés, & des sabots.

DENISE.

Je crois les entendre; ils s'annoncent de loin.

CANDOR.

Je vous prie de ne pas laisser paroître vos inquiétudes devant eux. Je veux leur cacher mes chagrins quelques instans encore, afin qu'ils jouissent sans trouble d'une leçon qui sera. . . . *(Il s'arrête).*

DENISE.

Achevez.

CANDOR.

Denise, n'exigez pas... je vais un instant dans mon cabinet; je reviendrai quand ils seront à l'étude. (*Il sort à gauche*).

DENISE, *seule.*

Quel pressentiment, le seul mot qui a pensé lui échapper!... On entre, contraignons-nous.

SCÈNE V.

DENISE, GERVAIS, le petit GERVAIS, ANTOINE, LUC, douze ou quinze autres Montagnards.

TOUS LES MONTAGNARDS.

Air: *Il étoit une Fille.*

BOn jour, mere Denise,
Ça va bien?

DENISE.

dieu merci.
Et vous, vous portez bien aussi?

TOUS.

Oui.

GERVAIS.

Dit'-nous avec franchise,
Avant d'commencer rien,
L'bon Candor s'port'-il?

DENISE.

bien.

TOUS, *gaiement.*

Bien.

(*Ils vont à leurs places; les uns prennent des cahiers d'écriture, les plus jeunes des livres.*

LUC.

Même Air.

V'là nos cahiers, je gage

ANTOINE.

Les livres, les voilà.

GERVAIS.

Mais queuqu'un a dérangé ça.

TOUS.

Bah!

LUC.

Causons avant l'ouvrage;
L'maître est sorti, dit-on.

DENISE.

Il est à la maison.

TOUS, *s'asseyant en même-temps.*

Bon.

DENISE.

Mes enfans, je vais aussi prendre un livre, parce que je sais que les personnes oisives déplaisent beaucoup aux gens laborieux.

GERVAIS, *calculant.*

Air : *La Camargo.*

Trois et trois font six,
Et quatre font dix.

ANTOINE, *lisant.*

V. A. N. T. vant;
Oui, ça fait avant.

LUC, *écrivant.*

C't'*N.* est fort bien;
Il n'y manque rien.

DENISE.

Etudiez bas;
On ne s'entend pas.

GERVAIS.

Oh! j'enrage,
Queu tapage
Jarni, je n'peux pas compter.

ANTOINE.

C'est dommage;

Mon ouvrage
Vaut le tien, sans me flatter.

TOUS, *à demi-voix.*

Répétons plus bas,
On ne s'entend pas.
Faisons not' profit
De c'que l'maître a dit:
Qui n'vit que pour soi,
N'aime pas la loi;
Ell'dit qu'chacun d'nous
Doit céder à tous.

(Ils lisent et écrivent avec application.

DENISE, *après les avoir considérés avec satisfaction.*

Air: *Vaudeville du petit Commissionnaire.*

Autrefois morne tristesse
Présidoit à nos leçons.
Aujourd'hui c'est l'allégresse;
Ils y mêlent des chansons:
C'est que l'écolier se livre
Au plaisir, au doux espoir,
En voyant dans chaque livre, (*lit*)
Ses droits sacrés, son devoir. (*bis*)

ANTOINE.

Gervais, comment va ton autre enfant?

Le petit GERVAIS.

Mon petit frere? il va ben.

GERVAIS.

Il se mocque à présent des médecins, dieu merci, ce cher enfant.

Air: *Regard vif et joli maintien.*

Oui, mes amis, il s'porte au mieux,
Et j'suis le plus heureux pere;
Grace à des secours généreux,
Grace aux soins de sa bonne mere.

DENISE.

Il faut amener cet enfant
Quand vous venez à notre école.
Il s'instruiroit en s'amusant.

GERVAIS *à* ANTOINE.

Ell'ne ne sait pas son âge vraiment.

DENISE.

Que lui manque-t-il ! (*bis*)

GERVAIS.

Oh presque rien . . . . . la parole. (*bis*)

LES MONTAGNARDS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LUC.

Eh ! oui, mere Denise, son autre fieu n'a qu'dix-huit mois.

DENISE.

Que ne le disiez-vous donc d'abord?

GERVAIS

Les secours que m'a donné le citoyen Candor, n'ont jamais été mieux employés : celui-ci et l'autre, v'là mon espérance.

Air : *Le temps présent est une fleur.*

Ah ! je sens bien que les enfans
Des pauvres sont la richesse ;
Sans leurs petits soins caressants,
Nous n'aurions que tristesse.
La fortune fait ses présents,
Sans règle ni mesure ;
Mais le ciel laisse aux bonnes gens,
Les plaisirs d'la nature. (*bis*)

DENISE, *prenant le petit Gervais des bras de son pere qui se remet à l'étude.*

Oh ! pour celui-là, il se porte ...

Le petit GERVAIS.

A merveille, j'm'en vante.

DENISE *l'amene près d'elle, s'assied et lui parle bas.*

Et ma petite rente?

Le petit GERVAIS.

Et la mienne !

DENISE.

Voyons la chanson d'abord. Voilà trois échaudés, c'est pour trois couplets.

Le petit GERVAIS.

Oh ! quatre si vous voulez, ça fera un que vous me redevrez.

DENISE.

Trois c'est assez ; la leçon va bientôt commencer. Voyons, chante-moi l'histoire de la Petite Jeannette.

Le petit GERVAIS.

J'entends, celle où il y a d'ça, *(se caressant la figure)*, d'ça, *(comme s'il comptoit de l'argent)* &, d'ça, *(montrant son cœur)*.

DENISE.

Justement, et à demi-voix, pour ne pas distraire les autres.

Le petit GERVAIS.

Air : *Hélas ! Jeannette ; du petit commissionnaire.*

(1)

(Pendant ce couplet, les Montagnards écoutent avec intérêt).

Un jour Jeannette
Quitta le pays,
La rirette.
A la pauvrette
Méchant donn'c't avis:
Fortun'est faite ;
L'mérit'vaut son prix,
Tas d'ça, fillette,
Viens vîte à Paris.

(Au mot d'ça, il se caresse le visage).

(2)

(Les Montagnards se levent, et vont doucement écouter le petit Gervais derrière Denise).

C'pendant Jeannette
Garda son maintien,
La rirette.
De la jeunette,
Vertu fut l'soutien.
Pauvre et seulette
Au pays revient
Disant : fillette,
N'gagn'pas d'ça pour rien.

(Au mot d'ça, il fait comme s'il comptoit de l'argent.)

(3)

D'l'histoire d'Jeannette,
Souvenez-vous bien,

La rirette.
A c'te pauvrette,
Songez, fill'de bien.
Qu' chacun répète :
Sagesse est l'seul bien;
Sans ça, fillette,

(Au mot ça, il montre son cœur.

Richesse n'est rien.

LES MONTAGNARDS, *à demi-voix.*

Que chacun répète :
Sagesse est l'seul bien;
Sans ça, fillette,
Richesse n'est rien.

DENISE, *se levant.*

Mes amis, mes amis, et la leçon? si le citoyen Candor entroit, cela lui feroit de la peine.

LES MONTAGNARDS, *courant à leurs places.*

Nous y v'là, nous y v'là, mere Denise.

DENISE, *donnant les trois échaudés au petit Gervais.*

Voilà la petite rente.

GERVAIS, *bas à* ANTOINE.

Ell'ne sait pas qu'j'avons tous queuq'chose dans la tête et dans l'cœur, qui nous empêche d'étudier.

SCÈNE VI.

Les précédens, PIERRE, PIERRETTE.

LES MONTAGNARDS, *se levant gaîment.*

Bon jour, Pierre.

GERVAIS.

V'là donc ta femme?

ANTOINE LUC.

Bon jour, Pierrette.

PIERRE, PIERRETTE,

Bon jour, camarades, bon jour, pays, bon jour.

DENISE.

DENISE.

Mes enfans, mes enfans, ce n'est pas à vous que Pierre veut parler; ainsi, ne perdez pas votre temps

LES MONTAGNARDS, *se rasseyant.*

J'étudions, j'étudions.

PIERRE.

Mère Denise, v'là Pierrette que j'vous présente, et que j'viens présenter au Citoyen Candor.

DENISE.

Je suis bien aise de la voir, le mariage est donc terminé?

PIERRE.

Air: *Le lendemain.*

C'est d'hier qu'ell'est ma femme,
Et ... j'l'aime ben mieux aujourd'hui;
Ell'rougit, mais tredame,
C'est de pudeur, dieu merci.
Tel le jour du mariage,
Qu'est heureux dès le matin,
N'est pas si content qu'moi, j'gage,
Le lendemain.

PIERRETTE, *avec modestie.*

(2)

Oui, d'hier je suis sa femme,
Et... j'l'aime ben mieux aujourd'hui.
Si je rougis, ah! dame,
Mon dieu, ce n'est pas de lui.
Il est honêt' je suis sage;
Et mon cœur est ben certain
D'l'aimer toujours davantage
Le lendemain.

DENISE, *se mettant entr'eux avec mystère.*

(3)

Votre sort m'intéresse;
Mais pour en jouir long-temps,
Modérez cette ivresse,
Ecoutez-moi, mes enfans,
L'amour dit: qu'on me ménage,
Si l'on veut être certain
De ne pas voir en ménage
De lendemain.

PIERRE.

J'vous entends, et j'profiterons du conseil. Mère Denise, l'citoyen Candor m'a dit d'paſſer ce matin...

DENISE, *embarassée.*

Je sais pour une petite somme...

PIERRE.

C'est ça. Il m'a défendu d'en parler à d'autres qu'à vous. C'brav'homme! Après m'avoir donné d'l'instruction, il veut encore...

PIERRETTE.

Et moi j'lui dois ma satisfaction avant même de la connoître.

DENISE.

Il eſt en ce moment dans son cabinet et...

PIERRE.

Je reviendrons.

DENISE.

Et quant aux cinquante francs.... qu'il doit vous donner...

PIERRE.

Eh bien j'attendrons à demain. C'eſt pour m'aider à monter une petite boutique de fruitière où notre femme s'établira, tandis que de mon côté je ferai toujours des commissions; vous voyez qu'avec l'aide de Dieu je finirons par faire u nebonne maison, et bien entendu je lui rendrons un jour.

PIERRETTE.

Oui, car garder c'te ſomme, quand nous n'en aurons plus tant d'besoin, ça seroit faire tort aux pauvres gens qui reclamont ses secours.

DENISE.

C'eſtbien: mais je vouloisvous observer que le citoyen...

PIERRE.

Eſt occupé? vous nous l'avez dit, et il n'faut pas le déranger. J'ai loué hier la boutique, et pourvu que d'ici à deux ou trois jours....

Google

DENISE.

Vous avez loué ?... attendez.... *(après.)* Oui, je peux.... attendez un instant.

PIERRE, *vivement.*

Non, j'ne souffrirons pas qu'on l'dérange.

PIERRETTE, *de même.*

C'qu'il fait intéresse peut-être les gens qui ont plus besoin qu'nous.

DENISE.

Non, il faut absolument... ne craignez rien je ne l'troublerai point. *(Sortant.)* je reviens, je reviens

(Elle sort.)

SCENE VII.

Les précédens, (hormis DENISE).

PIERRETTE.

Qu'elle brave femme !

GERVAIS. *allant aux autres Montagnards*

Écoutez donc vous autres, Denise est sortie; quoiqu'il y a trois mois que Pierre n'vient plus à c'te école j'crois que j' pouvons l'mettre dans l'secret.

LES MONTAGNARDS, *gaiment venant sur l'avant scène.*

Sans doute, sans doute.

PIERRE, *étonné.*

Air : *vaudeville du club des sansouci.*

Queu gaité sur chaqu' visage !

GERVAIS.

Oui, j'nous instruisons gaiment.

PIERRE.

D'mon temps on etoit plus sage.

GERVAIS, *montrant son cœur.*

C'te gaité vient d'là vraiment.

PIERRE.

Vous m'cachez queuq' chos' je gage?
Aulieu d'écol', c'est ici
Un club de vrais sans-souci. (*bis*)

TOUS.

Un club de vrais sans-souci. (*bis*)

GERVAIS.

Tu vas savoir le fin mot. Montrez vous autres, regarde. *(Gervais et les autres Montagnards : sortent de leurs poches de petits bouquets d'immortelles qu'ils resserrent aussi-tôt)*

PIERRE, *vivement.*

Est-ce que ça seroit la fête?...

GERVAIS.

Oui, la nôtre autant que la sienne. C'n'eſt pas un patron que j'fétons, il n'en a pas; il n'a qu'une patronne qui eſt celle de tous les bons Français : mais c'eſt à pareil jour, il y a soixante ans, qu'il eſt né ' j'ons découvert ça entr' nous, car Denise qui n'eſt pas encore ben au courant du nouviau calendrier n's'en doute pas; lui même n'y pense guère; j'esperons l'surprendr', et c'eſt ce qui fait que je sommes si peu en train d'étudier.

PIERRE.

Jarni! que j'suis donc heureux d'avoir su ça! j'allons tout d'suit' ma femm' et moi acheter d'petits bouquets, et j'viendrons vous joindre....

ANTOINE, *vivement.*

j'crois entendre Denise: vîte à nos places; il n'faut pas qu'ell' sache....

LES MONTAGNARDS *regagnent promptement leurs places, et feignent d'étudier avec application.*

Chut, paix.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DENISE.

DENISE.

C'ETT bien mes enfans; c'eſt en étudiant comme cela que l'on s'acquitte envers celui qui nous inſtruit

(à Pierre en lui remettant un assignat de cinquante livres.)

Pierre, voilà votre affaire. Vous connoissez le citoyen Candor, il ne vous donne ce secours qu'à condition que vous ne direz point aux autres . . .

PIERRE.

Oh ! j'entends. Il y a des gens qui croiraient que c'est pour qu'les autres n'soient pas envieux ; mais point du tout, car j'sais qu'il met c'te condition là à tous ceux qu'il oblige.

DENISE.

N'importe. Il n'a pas voulu vous donner lui-même cette somme, afin de se soustraire à vos remercimens, il connoît vos sentimens et cela lui suffit ; il exige même que vous ne lui en parliez jamais.

PIERRE, *très-ému.*

Air : *c'est aussi com'ça que pense.*

Je trouverions tant de charmes,
A peindr' c'que j'sentons
Dumoins il verra nos larmes,
Elles lui diront :
Sache ; qu'si la bienfaisance
Est un besoin pour vous,
J'sentons qu'la reconnaissance (*bis*)
En est un pour nous. (*bis*) *avec Pierrette.*

DENISE.

Les braves enfans ! Écoutez, je ne fais ici que mon devoir, et puisqu'il vous prie....

PIERRE, PIERRETTE.

j'obéirons, mère Denise, j'obéirons.

DENISE.

Mes enfans, je sais que le lendemain des noces on a des parens, des amis à visiter, que je ne vous retienne pas.

PIERRETTE.

Puisque j'ne pouvons, ni n'pourrons pas le voir dans ce moment....

J'allons...

DENISE.

Adieu, Pierrette, que je vous embrasse; elle est gentille votre femme.

PIERRE.

Ben obligé; c'est vrai qu'ell'n'est pas trop mal, et d'ailleurs, la bieauté d'une fill' honête, a toujours queuq' chose d'plus agréable.

PIERRETTE, *avec émotion.*

Adieu, bonne mère Denise, (*Elle fait des révérences aux autres en sortant.*

LES MONTAGNARDS. PIERRE.

Adieu, adieu, Pierre, Adieu, adieu, mes amis adieu, Pierrette.

(Pierre et Pierrette sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

Les précédens, (hormis PIERRE et PIERETTE.

DENISE, *en sortant à droite.*

Le citoyen Candor sort de son cabinet; il va venir vous faire lire et corriger vos cahiers. Un peu de silence, de zèle et d'application. Il n'est pas si gai qu'à son ordinaire, aujourd'hui, ainsi, il faut... *(Elle sort).*

SCÈNE X.

Les précédens, (hormis DENISE).

GERVAIS.

J'entends, j'entends. (*aux autres, en se levant*), et j'crois que j'légayerons; oui, morgué, j'le réjouirons avec nos bouquets.

Digitized by Google

Le petit GERVAIS.

Certainement, certainement.

LES MONTAGNARDS *font un mouvement pour quitter leurs places.*

Certainement, certainement, et *(ils s'arrêtent lorsqu'ils entendent la voix de Candor).*

CANDOR, *sans paroître.*

Air: *il pleut, il pleut, bergère.*

Ne laissons rien paroître:
Cachons bien ma douleur.

ANTOINE.

J'crois que c'est not bon maître,
Not'digne instituteur.

CANDOR, *sans paroître.*

Prenons, s'il est possible,
l'air calme du bonheur.

GERVAIS.

Com' la voix d'l'homm' sensible
Se fait entendre au cœur!

Mes amis, pour qu'il n'se doute d'rien, faut avoir l'air d'étudier avec bein d'l'application, et pour mieux faire, il faut que queuqu'un lise tout haut.

ANTOINE, *au* petit GERVAIS.

Petit, viens près de moi; Je vais lire ta leçon, et tu m'suivras.

SCÈNE XI.

Les précédents, CANDOR.

(Il entre doucement, sans être vu, et les considère avec attendrissement.)

ANTOINE *lit en séparant chaque syllabe que le petit Gervais répète après lui.*

Air: *Un bandeau couvre les yeux.*

L'égalité, la liberté,

» La sûreté, la propriété;
Oui, ces droits sont les nôtres.
La raison dit en effet:
» Ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait,
Ne le fais pas à d'autres.

CANDOR.

C'est bien, mes amis. Je suis charmé que vous mettiez en pratique ce que je vous ai recommandé. C'est en vous entr'aidant que vous parviendrez à vous instruire, et à me seconder. Celui qui ne sait qu'épeller, peut enseigner son voisin qui connaît à peine ses lettres; Gervais peut faire répéter celui qui épelle, et moi je puis instruire Gervais: bien des gens pourroient encore me donner des leçons, et c'est cette variété de connoissances, qui, jointe à la diversité des besoins, lie tous les hommes entre eux, et doit en faire un peuple de freres.

GERVAIS.

On croiroit, à vous entendre, qu'il n'y a qu'des gens obligeans dans le monde.

CANDOR.

Je suis toujours surpris quand on me dit qu'il en existe d'autres, car je me laisse aller plus volontiers aux illusions de mon cœur qu'aux lumières de mon expérience.

LUC.

S'il n'sort pas de bons citoyens d'vot' école, ça n'sera pas vot'faute.

CANDOR.

Je l'avoue, et j'espère, mes enfans, que vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit. *(Ils se levent et écoutent avec attention).* Je n'ai pas pu recevoir ici tous vos compatriotes qui habitent Paris; c'est à vous à les faire jouir de ce que je vous ai enseigné. Je le répète, ce n'est pas pour vous seuls que je vous ai donné de l'instruction, c'est encore pour vos amis, pour vos camarades. Instruisez les à votre tour; répétez-leur ce que je vous ai dit chaque jour; distribuez ainsi mes faibles dons.

TOUS, *émus.*

Oui, oui.

CANDOR.

Mes instructions, mes secours n'ont pu atteindre que jusqu'à vous; que par vous ils atteignent à tous ceux qui en ont besoin.

TOUS, *très-émus.*

Oh ! oui.

CANDOR.

Cette promesse est une récompense bien douce pour mon cœur, et c'est en cet instant surtout que je sens que vous me rendez bien plus que je n'ai pu vous donner. (*se troublant*) Un jour ceux qui sont les plus instruits, me remplaceront, et ce jour ... (*à part*) qu'allois-je dire? remettons-nous. (*haut*) Que ceux qui sont entrés ce matin les premiers, viennent lire: je verrai ensuite l'écriture et le calcul. Allons. (*Il prend son fauteuil, le place vers le milieu du Théâtre; pendant ce temps, les Montagnards se rangent derrière lui*).

SCÈNE XII.

Les précédents, PIERRE, PIERRETTE.

(*Les Montagnards font signe à Pierre et Pierrette d'entrer à petit bruit; ils placent Pierrette au milieu d'eux.*

CANDOR, *sans se retourner.*

IL ne faut pas vous déplacer tous; c'est aujourd'hui jour de repos, et nous avons un peu de temps; ainsi, je vais commencer par les plus jeunes: (*au petit Gervais*) venez, mon enfant, commençons.

(*Au mot commençons, tous les Montagnards groupés sur les tables, sur les chaises, tendent ensemble leurs bouquets d'immortelles, en chantant le chœur avec l'expression du plaisir et de la reconnoissance*).

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Où peut-on être mieux?*

Amis, célébrons tous, (*bis*)

La fet' d'la r'connoissance.
C'fut un bieau jour pour nous, (*bis*)
Que l'jour de vot' naissance.
Ces immortell' de vos enfans,
Peignent les vœux, les sentimens.
Puissiez-vous en jouir long-temps (*bis*)
Au milieu d'vos enfans. (*bis*)

SCÈNE XIII.

Les précédents, DENISE.

DENISE, *accourant.*

Que signifie?

CANDOR *veut se lever, les Montagnards qui sont à ses côtés, l'en empêchent.*

Mes amis, mes bons amis!...

DENISE.

Quel tableau! expliquez-moi...

se pressent autour de Candor.

(*Fin du Chœur.*)

Puissiez-vous vivre aussi long-temps
Au milieu d'vos enfans! (*bis*)

CANDOR, *touché, attendri.*

Dans quel moment! je ne puis soutenir...
(*Il va pour sortir à gauche, un groupe de Montagnards l'arrête.*)

GERVAIS, *à la tête du groupe.*

Air: *O ma Georgette!*

Pour votre fête,
Nos cœurs sont purs, j'vous les offrons;
Ah! que l'vot' soit net' interprète;
Car j'ne pouvons peindre c'que j'sentons
Pour votre fête.

CANDOR.

Mes amis, mes enfans, je suis oppressé; laissez laissez... (*Il va pour sortir du côté opposé, un autre groupe l'arrête.*)

PIERRE, *à la tête de ce groupe.*

Même Air.

Pour votre fête,
A nous deux j'n'offrons qu'un cœur;
(*montrant sa femme.*)
Mais pour qu'vot am' soit satisfaite,
J'vous offrons l'tableau d'not' bonheur,
Pour votre fête.

CANDOR.

Cette attention, ces sentimens... ma situation... laissez-moi m'arracher... (*Il veut sortir par le fond, tous les Montagnards forment une chaîne les mains tendues vers le ciel.*)

TOUS.

Même Air.

Pour votre fête,
Au ciel j'offrons nos souhaits touchants:
Lui seul peut acquitter not' dette.
Qu'il exauc' les vœux des bonn' gens,
Pour votre fête.

CANDOR.

Mes amis, je respire à peine, ah! quel mal vous me faites! si vous saviez dans quel moment vous m'offrez ce touchant hommage!

TOUS, *l'entourant.*

Not' bon père! not' digne ami!

CANDOR, *succombant à son émotion.*

De grace, de grace, laissez-moi respirer. J'ai besoin de toutes mes forces.

DENISE.

Il est si sensible, si touché! craignez que l'excès... laissez-le respirer un instant.

TOUS, *avec égard.*

Laissons, laissons. (*Ils se retirent vers la gauche.*)

CANDOR, *après un silence.*

Mes amis, vous me connoissez, et vous devez croire que mon cœur est pénétré... cependant, lorsque je ne

devrais vous laisser voir que la joie que me cause votre attention, votre attachement; une nouvelle, un évènement qui m'est personnel...

DENISE, *vivement.*

Achevez: si cette nouvelle vous afflige, elle est aussi un malheur pour nous tous.

CANDOR.

J'étois loin de songer à l'anniversaire de ma naissance.

DENISE.

Hélas! je n'y songeais pas non plus, votre air triste depuis quelques jours m'a...

CANDOR.

J'étois loin, dis-je, de songer à cette fête, et la leçon que je comptais vous donner aujourd'hui, devait être.. et est en effet... la dernière.

TOUS *atterrés.*

Ah! mon dieu.

CANDOR.

Oui, mes amis, je ne dois plus, je ne puis plus...

GERVAIS.

Nous n'verrions plus not'bon instituteur!

TOUS.

Not'dign' modèle!

CANDOR.

Mes amis, ma position, mes moyens ne sont plus les mêmes. La petite pension qui m'aidoit à vous donner quelques secours, ne m'est plus payée: la personne qui me la faisoit, vient de me déclarer que je ne devais plus y compter.

TOUS, *avec force.*

Quoi! elle a pu?...

CANDOR.

Mes amis, point de murmures, vous m'affligeriez, vous m'irriteriez même. Je me suis soumis, soumettez vous. Nos pertes sont pareilles.

GERVAIS.

Il ne vous resterait pas même...

CANDOR.

Il me reste une aisance suffisante pour les besoins de la vie; mais vous connaissez ceux de mon cœur: ils sont devenus nécessaires à mon existence, à mon bonheur. Je compte aller me fixer dans quelque petite commune du Puy-de-Dôme, où je retrouverai sans doute des amis dans mes anciens Ecoliers, et peut être qu'une économie sévère me mettra à même d'y continuer mes instructions.

ANTOINE.

Toujours les mêmes bontés.

CANDOR.

Mais l'espoir le plus rassurant pour mon cœur et pour le vôtre est dans les Législateurs de la République: ils s'occupent sans relâche de l'instruction; vous en jouirez bientôt sans doute; car ils savent que l'ennemi le plus redoutable du Gouvernement le plus juste, est l'ignorance.

GERVAIS.

C'est vrai, mais ça ne suffit pas. La moral' est plus touchant' sortant d'la bouche d'un brav' homm'. Vous nous faisiez aimer la vertu plus encor' par vot' exempl' qu'par vos leçons. Vous nous êt' nécessaire: oui vous nous l'avez dit souvent; il faut des mœurs dans une République.

CANDOR.

La Liberté épure toutes les ames, et croyez que'lle a déjà créé des hommes, dignes de cet important ministère. Ce ne sera plus comme autrefois le vain étalage d'une science aussi fastidieuse qu'inutile, qui sera admis au concours: Non, on s'y présentera avec des connaissances simples, claires et utiles; et surtout avec le témoignage honorable d'une longue vie sans reproche.

GERVAIS.

Eh ben! c'n'est plus un Instituteur, c'est un ami, un pere qu'nous vous demandons.

CANDOR.

Ah! n'augmentez pas ma peine, croyez qu'avant de vous affliger, j'ai long-temps refléchi aux moyens qui pourroient m'éviter de prendre un parti aussi pénible, aussi douloureux; mais il est néccessaire, il est irrévocable. Mon cœur m'a dit d'avance tout ce que les vôtres pourraient me répéter, et ce ne serait pas me rendre justice que de supposer que, pouvant rester près de vous, je n'eusse pas tout fait pour y parvenir.

GERVAIS.

Vous l'voyez. j'vous obéissons, j'respectons vos volontés, j'souffrons... et j'nous taisons.

PIERRE.

Non, j'ne saurais m'taire.

CANDOR.

Pierre, cachez moi vos larmes.

PIERRE.

Elles n'sont pas d'douleur celles là, ell' sont d'indignation.

CANDOR.

Comment?

PIERRE.

Pierre n'vous est pas connu. Vous perdez tout et vous avez cru que j'garderois c'te somme que c'matin... ah! vous n'auriez pas fait ça à un autre.

CANDOR, *vivement.*

Que dites-vous?

PIERRE.

Reprenez ces cinquante livres.

CANDOR, *à Denise.*

Comment Denise...

DENISE, *bas et vivement.*

Daignez ne pas dire...

PIERRE.

Oh! Denise m'a défendu d'vet' part d'n'en jamais parler; mais il n'y a d'ordre qui tienne, j'vous les rends.

CANDOR.

Aprenez mon ami...

DENISE, *bas.*

Je vous supplie... vous me les auriez rendues...

CANDOR, *bas.*

Je me tais, cependant s'il n'eut point parlé... N'importe je vous rendrai cette somme pour m'acquitter envers lui, mais rien ne peut m'acquitter envers vous -- Pierre ce que Denise a fait, j'ai pu le faire sans me gêner, je connais votre délicatesse, je n'ai point voulu la blesser. reprenez cette somme, ou vous m'affligeriez; reprenez-là, ne troublez pas ma dernière jouissance.

(*Pierre reprend l'assignat, Candor parle bas à Denise vers la droite, les Montagnards sont à gauche vers le fond, et ont l'air consterné; Gervais a révé pendant ce qui précède*).

GERVAIS, (*à part*)

Les moins mal-aisés pourront peut-être... (*appellant à demi voix*) Pierre, Antoine, Luc.

(*Ils approchent et chantent ce qui suit à demi-voix et avec la plus vive émotion*).

Air: *Du pauvre monde.*

Je somm' rretous de braves rravailleurs,
Et j'nons pas l'ame interessee.

ANTOINE.

Tiens, j'te comprends,

LUC.

Il connaît ben nos cœurs.

PIERRE.

J'vois que j'ons tout quatr' la même pensée.

GERVAIS.

Mettant d'côté...

ANTOINE, LUC, PIERRE.

C'est ça.

GERVAIS.

Ça répété...

ANTOINE, LUC, PIERRE.

Oui da.

GERVAIS.

Peut former une bonne somme.
Et j'puis vous assurer...

ANTOINE, LUC, PIERRE.

Pargué!

GERVAIS.

Que j'pourrons réparer...

ANTOINE, LUC, PIERRE.

Morgué!

ENSEMBLE.

Not' perte et celle de ce brave homme.

CANDOR.

Oui, Denise vous viendrez avec moi; votre attention, votre économie...

ANTOINE.

Même Air.

Je suis garçon, et j'veux au moins donner,
La moitié d'mon gain par chaqu'année.

GERVAIS.

J'n'ai que deux enfants, et j'puis sans me gêner,

laisser

Laisser l'quart d'mon gain d'chaque journée.

PIERRE.

Quoiqu' marié,
Pardi !
J'donn' pres d'moitié,
Jarni !

LUC.

Moi, j'mets le tiers, dans la bourse commune.

GERVAIS.

Le ciel nous bénira.

ANTOINE, LUC, PIERRE.

Pargué !

GERVAIS.

Ça nous enrichira.

ANTOINE, LUC, PIERRE.

Morgué
Ensemble
Et j'ons retrouvé sa p'tit fortune.

PIERRE

A présent comment lui dire ça ?

LUC, ANTOINE, *à Gervais.*

Parle toi, parle.

GERVAIS *embarassé.*

Il est si !.. vous 'entendez ben. faut chercher une parole... m'y v'la.

CANDOR.

Oui, Denise, ces adieux déchirent mon cœur, mais je ne puis différer ce départ; je l'ai fixé à demain, et je vais achever de ranger mes papiers — Mes amis, nous ne nous verrons plus ici sans doute, mais je vous ferai savoir le nom de la petite commune où je me fixerai, et j'espère que ceux qui iront à leurs pays natal se rappelleront en passant, de leur ancien instituteur, de leur viel ami.

LES MONTAGNARDS *avec douleur*

Oh ! oui, mais déjà !

CANDOR.

Mes enfans, il le faut.

(Au moment où il avance pour les serrer dans ses bras, Gervais va à sa rencontre et l'emmene vers l'avant-scène d'un air respectueux.)

GERVAIS.

Nous allons voir si vous nous aimez toujours.

CANDOR. *étonné.*

Expliquez-vous.

GERVAIS.

Nous savons quel était vot' revenu.

CANDOR.

Eh bien ?

GERVAIS.

Nous savons que vous nous en donniez, tous les ans, plus d'la moitié ; et ceux d'entre-nous qui sont les plus aisés, viennent d'arrêter d'vous rendr' annuellement c'que vous avez prêté aux autres et à eux-mêmes.

CANDOR.

Prêté !

LES MONTAGNARDS. *(hormis Pierre, Antoine et Luc).*

C'est bien.

GERVAIS, PIERRE, ANTOINE, LUC.

Oui ! qu'répondrez vous ?

CANDOR.

Je répondrai que la bienfaisance même peut égarer quelque fois. Comment, mes amis ! vous avez pu penser que j'eccepterais le bien de vos femmes, de vos enfans?

TOUS *avec force.*

C'est une dette.

CANDOR.

Une Dette ! eh ! vous ne voulez donc pas me laisser dans ma retraite la satisfaction d'avoir fait un peu de bien ? gardez-vous de croire qu'un motif de vanité... non, connaissez moi tout entier. Si l'un de vous était aisé, et que je fusse dans le besoin j'irais droit à lui, bien certain, par expérience, que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

TOUS.

Vous nous refusez ?

CANDOR.

Ce que je vous ai donné était le patrimoine des malheureux & mes dons étaient un devoir autant qu'un plaisir ; mais si j'acceptais vos propositions je serais indigne de votre amitié. Je n'avais pas besoin de ce nouveau trait pour connoitre vos cœurs. Adieu, adieu mes amis.

TOUS, *tachant de l'arrêter.*

Encore un instant !

CANDOR, *cherchant à s'arracher de leurs bras.*

Adieu, adieu.

CADET, *sans paroitre.*

Fin de l'air : je suis du Pays des montagnes (de Porro.)

J'viens à Paris, seul, de mon pays,
Pour ramoner du haut en... bas,
Ah ! ah !
Oui, jarni ! vla les auvergnats.

CANDOR, *au moment de rentrer s'arrête, ainsi que les Mon ta nards : ils écoutent Cadet qui entre en sautant et chantant le dernier vers.*

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CADET *une lettre à la main.*

CADET, *à Denise.*

L'facteur d'la grand' poste donnait la bas à vot' portier une lettre pour l'citoyen Candor ; j'ai dit que je montais et j'm'en suis chargé.

(*Denise passe la lettre à Candor; Cadet le salue avec respect*).

CANDOR.

Elle eſt timbrée de Clermont : je la lirai dans un inſtant plus calme. Je me retire.

ANTOINE.

Si nous vous gênons pour lire, nous allons...

CANDOR.

Non, non. C'est sans doute de quelque ancien écolier. Je puis remettre à un autre moment... rentrons.

GERVAIS

Oh! j'vous gênons. Autr'fois vous lisiez d'suite et avec plaisir, les nouvelles qu'vous receviez d'not' pays.

CANDOR.

Eh ! croyez qu'en tout temps elles me seront cheres : je les garderai, je les relirai dans ma solitude, et ce plaisir remplacera des jouissances...

GERVAIS.

J'sortons pour vous laisser lire, mais... j'reviendrons.

CANDOR.

Vous reviendrez ! eh ! mes amis. restez, et pour vous prouver que votre présence... je vais lire.

(*Pendant que Candor lit avec émotion, tous les Montagnards sortent en chantant bas et d'une voix entrecoupée, le chœur suivant :*)

LES MONTAGNARDS,

Air: *Que ce sabot soit par nous vérifié.*

Je... le... gênons... camarades... sortons.
Quelle douleur !... ah !... l'espoir m'abandonne,
Faudra... r'venir ensembl' et

CANDOR.

Dieu !

(*Tous les Montagnards accourent avec effroi*).

DENISE.

Daignez nous dire ?...

GERVAIS.

Quequ' nouveau malheur.

CANDOR, *hors de lui, donnant la lettre à Gervais.*

Lisez, lisez.

TOUS, *vivement.*

Lis donc, lis donc.

GERVAIS *lit très-vîte.*

» *De Clermont-ferrand*, etc. Le citoyen Laurent Bonfils, » pour qui vous avez eu tant de bontés, et à qui vous » avez donné tant de secours, il y a environ dix ans, » pendant son séjour à Paris... ah !... vient de mourir » dans un de ses biens, à un quart de lieue d'ici.

PIERRE.

C'étoit un ben brav' homme.

GERVAIS *continue.*

» A un quart de lieue d'ici, et vous a légué, par son » testament, une somme de trente mille livres.

LES MONTAGNARDS, *vivement.*

Mon Dieu !

GERVAIS, *continue plus vîte.*

» Le testament porte que ce legs est une dette qu'il » acquitte, parce que, y-t-il dit, c'est à vos secours, à » vos leçons, et surtout aux principes d'humanité, d'éco- » nomie qu'il a puisés près de vous, qu'il doit toute sa » fortune.

LES MONTAGNARDS, *à Candor.*

Quoi !

CANDOR, *vivement.*

Achevez, achevez, car ma conscience ne seroit pas.

GERVAIS *lit avec plus d'émotion.*

» Laurent Bonfils ne laisse point d'héritiers ; et pour » diminuer vos regrets sur la perte de cet homme estima- » ble, je vous dirai que sa mort, suite d'une maladie » douloureuse et jugée incurable, a été regardée par lui- » même comme un bienfait du ciel. Le testament que j'ai » reçu, et qui honore également et celui qui l'a fait, et » celui qui en est l'objet, n'a été ouvert qu'hier : il a » été applaudi de tous... (*ses larmes l'empêchent de lire, il les essuye*).

LES MONTAGNARDS, *vivement et avec émotion.*

Lis tout, lis tout.

GERVAIS, *oppressé.*

Un instant... un instant. » a été applaudi de tous, et » au moment où je vous écris, j'ai chez moi quinze » habitans de cette commune, qui ont été l'objet de » votre bienfaisance, qui ont joui de vos instructions, et » qui viennent d'arrêter de faire graver, à leurs frais » sur une pierre, le testament du bon et sensible Lau- » rent Bonfils, comme un monument bien précieux de » la plus juste reconnoissance ».

LES MONTAGNARDS, *à Candor.*

Eh bien!

GERVAIS, *avec sentiment.*

Nous abandonnerez-vous?

CANDOR.

Pouvez-vous me le demander?

LES MONTAGNARDS, DENISE *tombant à genoux, les mains vers le ciel avec des signes de reconnoissance.*

O mon dieu!

CANDOR.

Mon dieu, voulez-vous que j'achève mon ouvrage; vous remplacez les secours qu'ils viennent de perdre; daignez m'accorder autant de force que j'ai de zèle; c'est encore pour eux que je vous fais cette prière.

TOUS.

O! not' digne ami.

CANDOR.

Air de la Croisée.

Mes bons amis, mes chers enfans,
Quel moment! quelle douce ivresse!
Plus de pleurs, de gémissemens
Ah! dans mes bras que je vous presse
Ce bien ne peut toucher mon cœur,
Si ce n'est par son digne usage.
Infortunés, plus de malheur.

(*montrant la lettre*).

Voilà votre héritage. (*lis*)

CADET.

Citoyen, un camarade du pays, qui crioit dans la rue: v'là l'grand Journal du matin, m'a vu entrer ici, et m'a dit: tiens, en v'là un gratis, donn'-le à c'bon citoyen Candor: c'est lui qui m'a appris à lire, et il y a queuqu' chose là qui lui fera plaisir.

CANDOR.

Voyons le titre. (*il lit*) « Décret portant que l'enseignement est libre; qu'il sera fait publiquement, aux » frais de la Nation, et que les instituteurs produiront » un certificat de civisme et de bonnes mœurs.

DENISE.

Oh! pour vous cette atteſtation eſt ſans tous les cœurs.

TOUS.

Oui, oui.

CANDOR.

Tout se réunit dens un même jour pour m'attacher, s'il eſt poſſible, d'avantage à vous; mais vous le dirai-je mes amis! cette nouvelle m'eſt encore plus agréable que la première, car ce n'eſt pas seulement vous et moi qu'elle intéreſſe, mais tous vos compatriotes, tous les indigens, tous les Français, qui vont enfin puiser les mêmes connoiſſances et jouir du plus précieux avantage de l'Egalité.

CADET.

Jarni! v'là qui eſt à merveile, mais avant d'sortir j'veux, quoiqu' l'dernier venu, vous faire une petite observation.

Air: oui, tout le bien que j'ai perdu,

(1)

L'école des bons Auvergnats,
De c'te maison c'est l'ancien titre;
Mais j'pretends que c'nom ne dit pas
Tout c'qu'on peut dir' sur ce chapitre,
Tenez, j'propos' que l'bieau sejour,
Où j'jouissons d'sa douc' présence,
S'appelle à compter de ce jour,
L'école de la bienfaisance.

(1)

PIERRETTE.

(2)

Chacun son avis, voici l'mien :
R'cevez des femm' à vôt école.
Les maris s'en trouveront bien ;
Ell' d'viendrons bonn' sur ma parole.

PIERRE.

C'est trop d'ouvrag' pour ses vieux ans.
Ah ! contentons nous d'l'espérance
D'amener un jour nos enfans
A l'écol' de la bienfaisance.

GERVAIS.

(3)

Pour l'cœur le plus grand des besoins
Est un' bonn' instruction publique :
Nous allons l'avoir, grace aux soins
Des pères de la République.
L'aimable et douc' fraternité.
Rend tout commun, biens, science ;
Et l'écol' de l'égalité
Est celle de la bienfaisance.

CANDOR, *au public.*

(4)

De vos avis, de vos leçons
Ah ! nous sentons tout l'aventage :
Chaque jour nous en jouissons ;
Et nos succès sont votre ouvrage.
A tant de bienfait ; aujourd'huy
Si vous joignez de l'indulgence,
Nous dirons tous : oui, c'est ici
L'école de la bienfaiance. (*bis*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous dirons tous : oui c'est ici
L'école de la bienfaisance.

FIN.